
ODÉON

THÉÂTRE

direction
Stéphane Braunschweig

DE L'EUROPE

Les Frères Karamazov

d'après **Féodor Dostoïevski**

adaptation et mise en scène **Sylvain Creuzevault**

artiste associé / création

22 octobre – 13 novembre

Odéon 6^e

Location

www.theatre-odeon.eu

+33 1 44 85 40 40

Tarifs

de 6€ à 40€

Horaires

du mardi au samedi à 19h30, le dimanche à 15h

relâche exceptionnelle le dimanche 24 octobre

Odéon-Théâtre de l'Europe

Place de l'Odéon

Paris 6^e

Service de presse

Lydie Debièvre, Valentine Bacher

+33 1 44 85 40 73

presse@theatre-odeon.fr

Service de presse Festival d'Automne à Paris

Rémi Fort, Yoann Doto

+33 1 53 45 17 13

r.fort@festival-automne.com / y.doto@festival-automne.com

Dossiers de presse et photos également disponibles

sur www.theatre-odeon.eu

mot de passe : podeon82



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Les Frères Karamazov

d'après **Fédor Dostoïevski**
adaptation et mise en scène
Sylvain Creuzevault

artiste associé / création

22 octobre — 13 novembre 2021
Odéon 6°

durée 3h15 (avec un entracte)

avec

Nicolas Bouchaud

Fiodor Karamazov, le père Païssy,
l'avocat Félioukovitch

Sylvain Creuzevault

Ivan Karamazov

Servane Ducorps

la mère Iossif, Grouchenka,
Mamounette

Vladislav Galard

Dmitri Karamazov, un prêtre,
Mme Khokhlakova, Ilioucha

Arthur Igual

Alexeï Karamazov

Sava Lolov

le Starets Zossima, le Polonais,
le Procureur

Frédéric Noaille

Snéguiriov, Rakitine

Blanche Ripoché

une moniale, Katérina Ivanovna,
Pavel Smerdiakov

Sylvain Sounier

un moine, Piotr, le policier Kolia

et les musiciens

Sylvaine Héлары

Antonin Rayon

traduction française

André Markowicz

dramaturgie

Julien Allavena

scénographie

Jean-Baptiste Bellon

lumière

Vyara Stefanova

création musique

Sylvaine Héлары

Antonin Rayon

maquillage

Mityl Brimeur

masques

Loïc Nébréda

costumes

Gwendoline Bouget

son

Michaël Schaller

vidéo

Valentin Dabbadie

production Le Singe

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe,
Festival d'Automne à Paris, Théâtre national
de Strasbourg, L'empreinte – scène nationale
Brive-Tulle, Théâtre des 13 vents – centre
dramatique national de Montpellier, Théâtre
de l'Union – centre dramatique national du
Limousin, La Coursive – scène nationale de la
Rochelle, Bonlieu – scène nationale d'Annecy

avec le soutien de l'Office artistique de la
région Nouvelle-Aquitaine

avec le Festival d'Automne à Paris



la compagnie est soutenue par le ministère de
la Culture/Direction générale de la création
artistique Nouvelle-Aquitaine

Les Frères Karamazov, de Fédor Dostoïevski,
traduction André Markowicz, est publié aux
éditions Actes Sud, coll. Babel

Tournée 2021 - 2022

23 et 24 novembre — L'empreinte – scène
nationale Brive-Tulle
12 au 14 janvier — Théâtre des 13 vents – CDN
de Montpellier
17 et 18 février — Points communs – scène
nationale de Cergy-Pontoise
11 au 19 mars — Théâtre national de Strasbourg
24 et 25 mars — Bonlieu – scène nationale
d'Annecy
13 et 14 avril — La Coursive – scène nationale
de La Rochelle
29 et 30 avril — Teatro nacional São João –
Porto

Extrait

« Ce n'est pas seulement la conjonction des faits qui condamne mon client, messieurs les jurés, s'exclame-t-il, non, ce qui condamne mon client, en réalité, c'est uniquement un seul fait : c'est le cadavre de son vieux père ! Il se serait agi d'un meurtre tout simple, devant l'insignifiance des faits, devant le manque de preuves, devant leur côté fantastique, si on les examine chacune isolément, et non pas dans leur conjonction, vous auriez rejeté cette accusation, du moins auriez-vous redouté de sceller le destin d'un homme sur la seule foi d'un préjugé contre lui, un préjugé, hélas, qu'il a tant mérité ! Mais il ne s'agit pas là d'un meurtre tout simple, il s'agit d'un parricide ! Cela en impose et à un tel point que les preuves, insignifiantes, inexistantes, des faits qui l'accusent deviennent comme moins insignifiantes, comme plus prouvées, et cela, même dans l'esprit le plus libre de préjugés. Quoi, comment acquitter un prévenu pareil ? Comment pourrait-il avoir tué et repartir non châtié – voilà ce que chacun ressent au fond du cœur, comme malgré lui, d'instinct. Oui, c'est une chose effrayante, d'avoir versé le sang de son père – le sang de celui qui m'a donné la vie, de celui qui m'aime, le sang de celui qui n'épargne pas sa vie pour moi, qui, depuis les années de mon enfance, souffre de mes maladies, souffre toute sa vie pour mon bonheur, et qui ne vit que de mes joies, que de mes succès ! Oh, tuer un tel père – mais c'est même impossible à penser ! Messieurs les jurés, qu'est-ce que c'est qu'un père, un vrai père, qu'est-ce que ce mot sublime, quelle idée si effrayante dans sa grandeur est renfermée dans ce nom ? Nous venons d'indiquer en partie ce que c'était et ce que devait être un vrai père. Dans l'affaire présente, celle qui nous occupe en ce moment, celle qui fait tant souffrir nos âmes – dans l'affaire présente, le père, le défunt Fiodor Pavlovitch Karamazov ne ressemblait pas du tout à cette idée du père qui vient de se dire à nos cœurs. C'est un malheur. Oui, réellement, il est des pères qui ressemblent à des malheurs. »
[...]

La plaidoirie de l'avocat Félioukovitch au procès de Dmitri Karamazov dans *Les Frères Karamazov*, de Fédor Dostoïevski, (traduction André Markovicz, Actes Sud, coll. Babel, 2002, Livre douze, Une erreur judiciaire, XIII. Un concupiscent de la pensée, p. 732)

L'allégresse commence

Les Frères Karamazov est un monstre. Comme pour *Les Démons* (mis en scène aux Ateliers Berthier à l'automne 2018), et après *Le Grand Inquisiteur* (créé à l'Odéon 6° à l'automne 2020), Sylvain Creuzevault taille dans ses 1 300 pages les éléments d'une lecture inspirée de Heiner Müller et Jean Genet, selon qui l'ultime roman de Dostoïevski est avant tout « une farce, une bouffonnerie énorme et mesquine ». Cet humour farcesque, déjà perceptible dans *Les Démons*, devient ici littéralement ravageur. « Qui crée veut la destruction », disait Müller : Creuzevault retrouve partout dans le roman ce mouvement paradoxal d'une écriture qui ne cesse de raturer ce qu'elle affirme. Ainsi, après avoir annoncé le roman de formation d'un jeune saint en devenir, voilà que le narrateur se met à raconter l'histoire d'un crime fascinant. Lequel de ses fils a-t-il tué l'ignoble Fiodor Karamazov : Dimitri le sensuel, le coupable idéal, rival de son père en amour ? Ivan l'intellectuel, tourmenté par la question du mal radical, n'y est-il vraiment pour rien ? Et Aliocha le vertueux, le naïf, n'aurait-il pas lui-même joué un rôle dans cette affaire, ne serait-ce que celui d'être resté aveugle ? L'enquête trouble les certitudes, subvertit les causalités. Les actes, les motifs, les caractères s'ouvrent à toutes les contradictions. Le procès de Dimitri exhibe les ficelles de ce qu'on appelle « justice ». Le cadavre d'un homme de Dieu, au lieu de dégager une odeur de sainteté, se met à puer. Dans ce « jeu de massacre », note Genet, tandis que se défont la dignité, le sérieux tragiques, « il ne reste que de la charpie. L'allégresse commence »...

Autour du spectacle

Sylvain Creuzevault propose une forme courte et adaptée pour les lycéens du *Grand Inquisiteur* de Fédor Dostoïevski, avec les comédiens Arthur Igual et Sava Lolov.

Créée au cours de la saison 20/21 et présentée déjà dans huit lycées de la grande couronne, elle sera jouée dans les établissements scolaires entre octobre et novembre 2021 avant la découverte par les élèves du spectacle *Les Frères Karamazov*.

Sylvain Sounier anime un atelier sur *Les Frères Karamazov*, avec la classe de seconde option théâtre du lycée Charles de Foucauld (Paris 18°).

3 questions à Sylvain Creuzevault

Après *Les Démons*, *L'Adolescent* avec les étudiants de l'éstba, *Crime et Châtiment* que vous avez travaillé avec un groupe d'amateurs à Bobigny, les *Carnets du sous-sol* avec des amateurs de Tulle, Brive et Limoges, quel cheminement vous a mené aux *Frères Karamazov* ?

On a croisé Dostoïevski sur notre chemin et on a fini par se dire qu'il y avait là une matière telle qu'il nous fallait stationner dans cette œuvre qui était comme un point de tension entre, d'une part, notre chemin de création des pièces « historiques » (sur une certaine histoire du socialisme) et, de l'autre, sa propre puissance, les questions que cette œuvre soulève en termes d'adaptation pour le théâtre, de jeu des acteurs. Si on est resté plus longtemps que prévu avec Dostoïevski, c'est parce qu'il y a là vraiment quantité de choses qui travaillent — qui nous travaillent, qui le travaillent, et auxquelles on travaillait : la relation socialisme/ christianisme, la relation liberté/nécessité, solitude/ société...

Construire une adaptation pour le théâtre de ce qu'on appelle « une grande œuvre littéraire » requiert un art de la découpe, de se faire charcutier. Le passage de la littérature au théâtre ne se situe pas simplement dans la lettre du texte, au contraire : à trop vouloir en respecter la lettre telle quelle, on en tue l'esprit. L'infidélité — jusqu'à la torsion — est une pratique nécessaire pour retrouver un esprit théâtral dostoïevskien.

Il y aurait donc trois grands axes : le travail de mise en scène ; l'art de l'acteur, passionnant au vu des tensions, saturées de contradictions, présentées dans chaque personnage ; et puis le chemin métaphysique, politique, que son œuvre meut.

Mais notre chemin continuera bientôt, et après avoir stationné quinze ans dans le XIX^e siècle, on passera au XX^e. La grande œuvre qui va nous servir de lanterne, ce sera *L'Esthétique de la résistance* de Peter Weiss.

Nabokov, qui ne portait pourtant guère Dostoïevski dans son cœur, saluait en lui un « maître du suspense » : l'intrigue policière qui est au cœur des *Frères Karamazov* a-t-elle fourni une trame que vous avez suivie ?

Oui et non. Oui, Dostoïevski écrit des romans d'une certaine façon policiers, comme *Crime et Châtiment* ou *Les Frères Karamazov*. Mais ce n'est pas écrit du point de vue d'une caméra objective, qui aurait pour intérêt de perdre le spectateur ou de produire le plus de suspense possible, mécaniquement. Avec lui, le plus délirant, c'est de passer un moment de combat psychologique et physique avec chaque personnage et leur conscience, de voir comment nos actes travaillent nos corps. Les acteurs savent depuis deux ans qu'ils vont jouer les *Karamazov* : quand on se met autour de la table, il y a une connaissance du texte qui est assez profonde. On s'amuse à construire des adaptations, des structures qu'on prépare à la table pendant deux ou trois heures puis on passe au plateau. C'est ce palimpseste, ce mille-feuilles, qui produit au fur et à mesure ce qu'on va faire.

« Ce qui est redoutable chez Dostoïevski, c'est que puisqu'on veut que toute âme puisse être sauvée, on finit, en lisant ses livres, par développer... une foi », déclariez-vous en 2018 au moment des *Démons*... Où en êtes-vous de ce côté-là ?

Chaque fois que je trouve une raison de croire, elle arrive en jonglant avec des raisons de ne pas. Lorsqu'un sentiment de ferveur m'étreint, il porte un bonnet avec au bout une clochette d'inanité. Plus je fréquente Dostoïevski, plus j'ai de plaisir à le quitter.

Extrait d'un entretien réalisé par David Sanson pour le Festival d'Automne à Paris, juillet 2020

Une lecture des *Frères Karamazov*

Les chefs-d'œuvre artistiques ou poétiques sont la plus haute forme de l'esprit humain, son expression la plus convaincante : voilà un lieu commun qu'on se doit de conserver sous le titre de vérité éternelle. Qu'ils soient la plus haute forme de l'esprit humain, ou la forme la plus haute donnée à l'esprit humain, ou la plus haute forme prise, patiemment ou vite, par un coup de pot, toujours hardiment si l'on veut, il s'agit d'une forme, et cette forme est loin d'être la limite où peut s'aventurer un homme.

Passons à Dostoïevski ou plutôt aux *Frères Karamazov*, chef-d'œuvre du roman, grand livre, audacieuse instigation des âmes, démesure et démesures. Cette manière de considérer c'est aussi la mienne, à quoi s'ajoute une envie de rire en face de la fausse et très réelle imposture que constitue le destin de ce livre. Enfin Dostoïevski réussit ce qui devait le rendre souverain : une farce, une bouffonnerie à la fois énorme et mesquine, puisqu'elle s'exerce sur tout ce qui faisait de lui un romancier possédé, elle s'exerce contre lui-même, et avec des moyens astucieux et enfantins, dont il use avec la mauvaise foi têtue de saint Paul.

Il est possible, s'il portait en lui ce roman depuis plus de trente ans, il est possible qu'il ait voulu l'écrire sérieusement, c'est-à-dire comme *Crime et Châtiment* ou *L'Idiot*, mais en cours d'écriture, il a dû sourire, peut-être à propos d'un de ses procédés, puis sourire de Dostoïevski romancier, et enfin se laisser emporter par la jubilation. Il se jouait un bon tour.

Peu au fait des procédés de compositions romanesques, je ne sais toujours pas si un écrivain commence un livre par son début ou par sa fin. Dans le cas des *Frères Karamazov*, il m'est impossible de discerner si Dostoïevski a voulu débiter par la visite de la famille Karamazov au Starets Zosime mais dussé-je attendre la mort et la puanteur du Starets, dès ce moment déjà j'ai la puce à l'oreille.

Tout le monde attend un miracle : il y a son contraire, le cadavre au lieu de rester intact, ce qui aurait été la moindre des choses, le cadavre pue. Alors, avec une sorte d'acharnement délicieux, Dostoïevski va tout faire pour nous déconcerter ; on attend que Grouchevka soit une salope : chez Katia Ivanovna, Aliocha voit d'abord une belle jeune fille, *apparemment* très bonne et très généreuse, et dans son emportement, gratitude et tendresse, Katerine Ivanovna lui baise la main. Bouleversée, Grouchevka porte à son tour la main de Katerine Ivanovna près de sa bouche, éclate de rire et insulte sa rivale. Humiliée, Katerine chasse Grouchevka.

Quand Aliocha rentre au monastère, le cadavre du Staretz sent de plus en plus, il a fallu ouvrir les fenêtres. Aliocha sort. Dans la nuit il se jette sur le sol, embrasse la terre. Il prétend même avoir été visité à ce moment-là, et il finit, avec son froc de moine, dans l'appartement de Grouchevka.

Ce qui permet à Aliocha de rester pur, on le sait, c'est son sourire dans toutes les occasions où un autre à sa place serait troublé : encore moine, quand Lise lui envoie un billet et décide de l'épouser, il sourit et accepte très sérieusement de devenir son mari. Plus tard, quand le jeune garçon Kolia lui dit : « en somme Karamazov, vous et moi, nous sommes amoureux l'un de l'autre », Aliocha rosit un peu, sourit, et approuve. Aliocha sourit, il a vingt ans. Un amusement semblable, à soixante ans, fait sourire Dostoïevski : un geste ou un autre peuvent être interprétés comme on veut. Le Procureur, au tribunal, explique les mobiles de Dimitri Karamazov et l'avocat, aussi sagace, leur donne un sens inverse.

Tout acte a donc une signification et la signification inverse. Pour la première fois, il me semble, l'explication psychologique est détruite par une autre (contraire) explication psychologique. Les actes ou les intentions qu'on a l'habitude – dans les livres et même dans la vie quotidienne – de considérer comme néfastes aboutissent à ce sauvetage, et les actes et intentions charmants provoquent la catastrophe. Kolia élève un chien que le petit Ilioucha a cru empoisonner ou faire mourir avec une épingle. Ilioucha devenu malade n'espère qu'en l'arrivée de Kolia, et au retour du chien, Kolia enfin rend visite à Ilioucha et ramène le chien : la joie d'Ilioucha est si forte, qu'il en meurt.

L'attitude de dilettante, sûr de soi, d'Ivan Karamazov, fait préférer à Dimitri des paroles, et mêmes des actes, contre son père, qui le conduiront en Sibérie.

Au début du procès, Ivanovna parle avec chaleur de Dimitri ; un quart d'heure après, elle lit une lettre de Dimitri au tribunal : Dimitri est condamné.

Dostoïevski montre une hargne à l'égard du socialisme, et la même à l'égard de la psychologie. Contre le socialisme il est féroce (voir les scènes où Kolia, par son comportement, ridiculise le socialisme), mais une fois de plus il faut que le grain meure : c'est une révolution socialiste qui permet aujourd'hui à des millions de Russes de lire Dostoïevski.

Avec la psychologie, il s'y prend bien : au lieu, comme dans ses autres romans, de donner seulement une explication sérieuse des mobiles, il donnera encore l'explication

inverse : résultat, à la lecture, tout, personnages, événements, tout était ceci et son contraire, il ne reste que de la charpie. L'allégresse commence. La nôtre et celle du romancier. Après chaque chapitre on est fixé : il ne reste plus rien de vrai. Alors, c'est un Dostoïevski nouveau qui apparaît : il bouffonne. Il s'amuse à donner une explication *positive* des événements, puis sans doute s'apercevant que cette explication dans le *roman* est vraie, il propose l'explication contraire.

Humour magistral. Jeu. Mais culotté parce qu'il détruit la *dignité* du récit. C'est le contraire de Flaubert qui ne voit qu'une explication et c'est le contraire de Proust qui accumule les explications, qui suppose un grand nombre de mobiles ou d'interprétations mais jamais ne démontre que l'explication contraire est admissible.

Ai-je mal lu *Les Frères Karamazov* ? Je l'ai lu comme une blague. Dostoïevski détruit ce que jusqu'à ce livre on considérait l'oeuvre d'art avec affirmation, dignement.

Il me semble, après cette lecture, que tout roman, poème, tableau, musique, qui ne se détruit pas, je veux dire qui ne se construit pas comme un jeu de massacre dont il serait l'une des têtes, est une imposture.

On parle beaucoup ces temps-ci du rire des dieux. L'oeuvre d'art construite sur de seules affirmations jamais contrariées est une imposture qui cache quelque chose de plus important. Franz Hals a dû bien rire avec *Les Régentes* et *Les Régents*. Rembrandt aussi avec la manche de *La Fiancée juive*. Mozart composant sa *Messe de Requiem* et même *Don Juan*. Tout leur était permis. Ils étaient libres. Et Shakespeare avec *Le Roi Lear*. Après avoir eu du talent et du génie, ils connaissent autre chose de plus rare : ils savent rire de leur génie.

Et Smerdiakov ?

Parce qu'ils sont quatre, les trois fils Karamazov. Le tendre, le chrétien Aliocha n'a pas une parole, il ne fait pas un geste indiquant que ce larbin est son frère.

Je voudrais parler de Smerdiakov.

Jean Genet, *L'Ennemi déclaré*, Gallimard, texte écrit à une date non déterminée entre 1975 et 1980, remis aux Éditions Gallimard en 1981 et publié par la NRF en octobre 1986.

Repères biographiques

Fédor Dostoïevski

Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski naît en 1821 à Moscou, dans une famille aisée. Il entre à l'école d'ingénieurs militaires de Saint-Petersbourg en 1838, sur ordre paternel, et devient officier ingénieur du génie en 1841. En 1844, il démissionne de l'armée et écrit son premier roman *Les Pauvres Gens*, roman qui le fait immédiatement connaître. Jusqu'en 1849, il écrit une vingtaine d'œuvres. Il participe régulièrement à des réunions clandestines de libéraux qui s'insurgent contre le régime autocratique des tsars, et s'y initie à la doctrine de Fourier et au socialisme utopique. Arrêté en 1849, il est envoyé dans un bagne de Sibérie pendant cinq ans.

De retour à Saint-Petersbourg, il recommence en 1860 une carrière littéraire qu'il poursuivra jusqu'à ses derniers jours, en dépit de ses crises d'épilepsie et d'un perpétuel inconfort moral et matériel. Dostoïevski est dévasté par la mort de sa femme en 1864, suivie peu de temps après par celle de son frère. Couvert de dettes, il joue et accumule les pertes. Il est contraint de s'exiler : Dresde, Baden-Baden, Genève, Florence...

Écrivain admiré après la publication de *Crime et Châtiment* (1866) et de *L'Idiot* (1869), l'auteur publie par la suite ses œuvres les plus abouties, *Les Démons* (1871) et *Les Frères Karamazov* (1880), qui lui valent la première place parmi les romanciers.

Il meurt le 28 janvier 1881.

Sylvain Creuzevault

Cofondateur du groupe D'ores et déjà, Sylvain Creuzevault signe sa première mise en scène en 2003 (*Les Mains bleues* de Larry Tremblay), puis monte en 2005 *Visage de feu* de Marius von Mayenburg. À l'Odéon, il participe à la création de *Fœtus*, dans le cadre du festival Berthier'06, puis met en scène *Baal* de Brecht (2006) dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. *Le père tralalère*, créé au Théâtre-Studio d'Alfortville en 2007, est repris au Théâtre national de la Colline, où il met en scène la même année *Notre Terreur* (2009).

Il travaille aussi en Allemagne, où il crée *La Mission* de Heiner Müller au Deutsches Schauspielhaus de Hambourg (2009). Viennent ensuite à la Colline, toujours dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, *Le Capital et son Singe* en 2014, et en 2016, *Angelus Novus AntiFaust* (créé au Théâtre national de Strasbourg).

Après avoir adapté *Les Démons* de Dostoïevski (Odéon, 2018), il a monté *Les Tourmentes*, d'après Mallarmé et Jack London (MC93 Bobigny, 2018), ainsi qu'une nouvelle version du travail sur Marx, *Banquet Capital* (2018). Il retrouve ensuite Dostoïevski avec *L'Adolescent* (Odéon, 2019, festival des écoles du théâtre public). Le romancier russe lui a également inspiré *Le Grand Inquisiteur*, présenté à l'Odéon à l'automne 2020.

En 2021, il fonde Les Conseils Arlequins, École du Parti. Cette école construit son travail pédagogique de la formation de l'acteur sur l'étude collective de l'œuvre de Peter Weiss, *L'Esthétique de la résistance*. Les premiers travaux seront présentés dans la saison 22/23, notamment le spectacle de sortie du groupe 47 de l'école du Théâtre national de Strasbourg.